

# rouge et noir

91

janvier 1978

mensuel

prix : 3 f

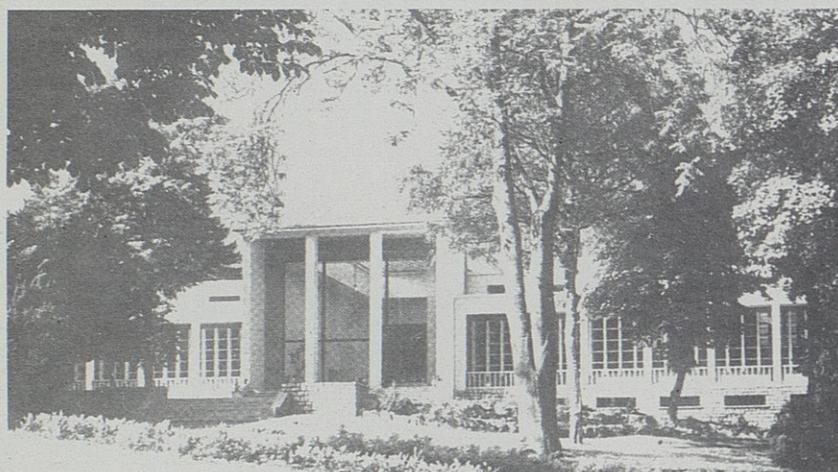
journal d'information de la maison de la culture de grenoble



# ALLEVARD isère 38580

2500 habitants / 475m d'altitude / à 40 km de Grenoble et à 38 de chambéry  
au cœur des Alpes du Dauphiné

S.N.C.F. ligne de Paris Grenoble. / Autocars directs de Grenoble à Allevard.



#### Station thermale :

la douzième parmi les cent stations thermales françaises qui fonctionne de mi-mai à fin septembre et traite les affections infectieuses ou allergiques de l'ensemble de l'appareil respiratoire. Favorisé par un climat sédatif et par la beauté de ses sites, peut se targuer d'être aussi un centre réputé de tourisme.

Situé à un quart d'heure de la station de sports d'hiver du Collet (1 450 m à 2 100 m)  
— 10 téléskis  
— 2 télésièges  
— 20 pistes balisées pour débutant et skieur chevronné  
et à 30 minutes de celle des 7 Laux - Le Pleyne (1 450 m à 2 100 m)  
— 50 km de pistes balisées



---

<b>RENSEIGNEMENTS :</b>	S.I. d'Allevard ouvert toute l'année :	97-52-31
	Thermes d'Allevard :	97-56-22
	Mairie d'Allevard :	97-50-24
	Remontées mécaniques Collet :	97-52-75
	Remontées mécaniques Pleyne :	97-50-99

---

## sommaire

Dans le premier numéro de Rouge et Noir, nouvelle formule, la directrice de la publication, Catherine Tasca, rappelait que ce journal était d'abord fait pour donner la parole. Il me semble également essentiel que tous les points de vue puissent s'y exprimer.

Cela me semble d'autant plus important en ce qui concerne les rapports entre création et action culturelle dont les points de vue souvent divergents ou contradictoires – même à l'intérieur de chacun des camps – alimentent depuis des mois la presse nationale.

C'est donc très volontiers que Rouge et Noir ouvre ses colonnes à un texte signé d'animateurs et de cadres de la Maison.

Henry Lhong.

Dans le premier numéro de sa revue « Théâtres », le Centre Dramatique National des Alpes publie les fragments d'un discours de Georges Lavaudant sur sa pratique théâtrale. Ce texte prend notamment à partie les animateurs, mettant en cause le bien-fondé, la qualité et la finalité même de leur travail. Pourquoi pas après tout ? C'est son droit.

Deux remarques cependant :

● En premier lieu les animateurs de la Maison de la Culture auraient préféré ne pas avoir à répondre maintenant à des provocations alimentant une polémique qui ne peut que satisfaire nos adversaires communs.

● En second lieu, il faut rappeler, à propos des rapports complexes de l'action culturelle et de la création, les exigences du service public. L'insuffisance notoire des crédits dégagés par l'Etat en dépit de l'ampleur des besoins, ne justifie pas le reniement des options fondamentales ni des priorités qui constituent la mission des établissements d'action culturelle. Cette mission est évidemment interprétée différemment selon qu'on tient à maintenir et renforcer les privilèges culturels d'une ou plusieurs élites, ou selon qu'on veut s'attaquer aux inégalités et rechercher avec des groupes habituellement exclus du champ culturel, des occasions de manifester leur identité et leurs différences, lorsque ce n'est pas plus simplement leurs droits à l'existence.

On sait bien que l'appareil culturel public fonctionne en France selon un certain nombre de règles qui ne laissent guère de place à l'expression de beaucoup de groupes sociaux, minoritaires ou non. Soumis aux principes d'une économie de marché, il apparaît de moins en moins comme l'instrument d'une véritable politique culturelle. Une des principales missions d'organismes comme les Maisons de la Culture consiste en une diffusion des œuvres artistiques. Cette diffusion a pour conséquence, entre autres choses, d'alimenter la démarche de publics culturels divers.

Cette « consommation culturelle » n'est pas, en soi, une mauvaise chose. C'est d'abord par elle que vivent beaucoup de « créateurs » ; c'est aussi par elle que s'opère progressive-

suite page 4 ▶



Carlo Goldoni,  
par Piazzetta

## 5 théâtre

Un accueil du C.D.N.A. pendant dix jours : l'**Adulateur** de C. Goldoni, mis en scène par R. Gironès. Jean Magnan, du Théâtre de la Reprise, présente ce spectacle. **Pierre Byland** : Jean Delume situe le travail de ce mime venu de Suisse ainsi que celui de son équipe. Enfin un spectacle pour enfants qui pourrait porter en sous-titre : quand le Théâtre du Bonhomme rouge emmène les jeunes spectateurs au cabaret...



photo Guy Delahaye

## 7 danse

Lise Brunel nous introduit dans l'univers de **Moebius**, jeune troupe réunie par Quentin Rouillier. Une violence douce, latente, qui explose. Avec une musique de Patrick Vian.



photo Guy Delahaye

## 8 calendrier

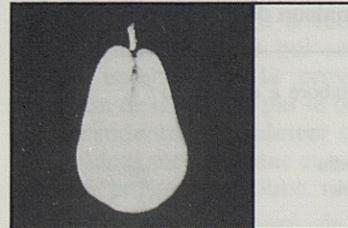
Les activités du mois de janvier. A noter : la journée **Victor Hugo**, avant la venue des « Burgraves » (le 28). L'heure de critique du Livre (le 7). Le jazz avec le groupe genevois **CM 4** (le 21) ; une animation avec la compagnie **Moebius** (le 27). Le débat sur l'**avenir de la Mutualité** (le 27).



photo X

## 10 musique

Le troisième concert du cycle « Musiques vocales » : **Le chœur Madrigal de Sofia** : musique ancienne, liturgique ou non et folklore harmonisé par des compositeurs contemporains. Des chansons avec **M.P. Belle** et le turc **Zülfü Livaneli**. La présentation par J.F. Héron d'une nouvelle animation musicale : **Discritique** ; et la suite de l'étude du musicologue Philippe Torrens sur « la voix aujourd'hui ».



MASCLET :  
« Etude »,  
vers 1950 (B.N.)

## 12 arts plastiques

L'Univers de la photographie autour de trois expositions présentées par Yann Pavie : **Photo-Camera Story**. Et une introduction à l'œuvre d'un créateur polyphonique : **Michael Snow**.



photo X

## 14 société

L'écologie utilise le cinéma. A l'occasion du premier **festival du film écologique**, présenté en janvier et février dans la Maison, la FRAPNA fait le point sur « 5 ans de combat écologique dans l'Isère ».



## 15 littérature

Philippe Dorin nous invite à entrer dans le travail « Poésie » de l'animation littéraire : un itinéraire multiple de **Descartes** à **H. Michaux** en passant par **Eugène Guillevic** et **Erik Didier**.

## Vendredi 20 janvier 1978 journée de rencontre nationale décentralisée organisée par la fédération nationale de travail et culture

Cette journée nationale qui se déroulera à la Maison de la Culture de 9 h à 17 h est motivée par plusieurs mouvements qui peuvent quelquefois apparaître comme contradictoires :

- la soif d'accès à la culture de masses de travailleurs de plus en plus larges ;

- le désengagement de l'Etat au niveau de moyens, doublé de la mise en place de freins idéologiques ;

- la situation de plus en plus critique des créateurs de toutes les composantes de la culture ;

- les difficultés de plus en plus grandes qu'ont les associations d'éducation populaire, les maisons de la culture, etc. pour maintenir leurs activités à plus forte raison pour les étendre en fonction des besoins accrus.

En ce qui concerne Travail et Culture, son expérience de travail dans les entreprises et dans les collectivités locales amène plusieurs réflexions :

- Depuis plusieurs années, les « militants culturels » sont de plus en plus nombreux, des initiatives de caractère culturel sont prises en compte dans quasiment toutes les entreprises même si elles sont fort diverses quant au contenu et à l'importance.

- Cette volonté globale d'accès à la culture amène tout naturellement un renforcement de Travail et Culture ; des associations locales, départementales ont récemment vu le jour ;

le problème des relations de Travail et Culture avec les collectivités locales se posent en termes nouveaux.

- Simultanément les récentes périodes ont mis en évidence les communautés d'intérêts entre les créateurs, les maisons de la culture, les associations populaires.

C'est donc à partir de ces quelques réflexions fort succinctes que la Fédération Nationale de Travail et Culture a ressenti la nécessité de cette journée de rencontre qui doit permettre :

- d'affiner la réflexion ;

- d'informer l'ensemble des participants de l'évolution de Travail et Culture ;

- de trouver de nouveaux modes de relations, de travail avec d'autres organisations en premier lieu avec les maisons de la culture, les collectivités locales.

De ce point de vue, l'expérience de la Maison de la Culture de Grenoble doit apporter un enrichissement à la réflexion collective, surtout si l'on considère l'essor des activités culturelles dans l'Isère, dans la région Rhône-Alpes.

Travail et Culture devant tenir son congrès national dans le courant du deuxième semestre 1978, cette rencontre de Grenoble doit être d'un apport appréciable dans sa préparation.

**Travail et Culture  
de l'Isère**

ment l'élargissement des publics. La Maison de la Culture consacre à cette activité de diffusion les deux tiers de son énergie et de ses moyens. Or, ce sont les animateurs qui ont la charge de concevoir et de mettre en œuvre la programmation et les activités dites d'animation qui consistent à essayer d'intéresser les publics virtuels aux différents spectacles ainsi qu'aux démarches de création ou à proposer aux représentants des collectivités des activités d'initiation et des occasions d'expression.

Ce travail, à nos yeux, est nécessaire, utile. Il répond à des besoins très larges, souvent nettement exprimés.

Il n'est donc ni juste ni honnête de brocarder le travail des animateurs en quelques formules faciles selon lesquelles ils sont tantôt des « bonnes sœurs » s'occupant de tout un échantillonnage de l'anormalité, tantôt une « caste qui ne cesse de s'inventer des fonctions et utilités dont elle espère tirer profit et pouvoir ».

Le profit ! Parlons-en. Il n'est un secret pour personne que depuis trente ans, la politique culturelle de l'Etat en matière de décentralisation, s'est construite largement autour du théâtre. Et que, pour scandaleuse que soit la dernière mesure gouvernementale (1) à l'égard des Centres Dramatiques, il reste que les créateurs de théâtre – et singulièrement les directeurs de centres dramatiques sont loin – dans la misère généralisée de la Culture dans ce pays – d'avoir été les plus lésés par cette politique.

Le pouvoir ! Que dire, dans la recherche de celui-ci, de l'attitude des dirigeants du C.D.N.A. ? Eux qui parlent et agissent, au plan local, comme les seuls représentants de la création théâtrale, maintenant à distance – et avec quelle hauteur – ceux qui, par le biais de l'expression dramatique pensent avoir, aussi, quelque chose à dire, mais dont les choix esthétiques ne sont pas les leurs. Eux qui méprisent l'entreprise avec laquelle ils cohabitent, et certains aspects de son travail. Qui parle de « guerre d'usure », qui crée ce climat ? En ratifiant la convention qui lie nos deux institutions, les dirigeants du C.D.N.A. n'auraient-ils vu qu'une manière habile de rentrer dans la place et de bénéficier des avantages techniques et financiers que pouvait leur procurer la Maison de la Culture, tout en faisant fi de ses structures, de ses orientations, de son travail, de son équipe ?

Le texte de Georges Lavaudant permet au moins le soupçon.

Le pouvoir ! L'isolement à l'égard du public n'en constitue-t-il pas une marque ? « Il faut supprimer... l'illusion participationniste » : la caste des privilégiés de la création croit-elle donc pouvoir faire l'économie de ce dialogue au nom de la sacro-sainte liberté de création ? La conception même de créateur qu'a Georges Lavaudant – conception romantique, qui date de cent cinquante ans, selon laquelle le créateur ne doit être qu'adulé ou re-

## rouge & noir journal d'information de la maison de la culture

Directeur de la publication :

**Henry Lhong**

Rédacteur en chef :

**Jacques Laemlé**

Secrétariat :

**Nicole Chevron**

### RUBRIQUES :

Arts plastiques :

**Yann Pavie**

Cinéma :

**Jean-Pierre Bailly, Alain Thomas**

Collectivités :

**Bernard Cadot, Paule Juillard**

Littérature :

**Philippe de Boissy, Philippe Dorin**

Musique :

**Jean-François Héron**

Sciences :

**Jean-Yves Bertholet**

Société :

**Dominique Labbé**

Théâtre :

**Jean Delume**

Ont également collaboré à ce numéro :

**Lise Brunel**

**Alain Hecquard**

**Nicolas Martin-Raulin**

**Jean-François Noblet**

**Jean-Pierre Ramel**

Page de couverture :

**Albert Peters**

photo de **G. Delahaye**

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**

Commission paritaire

des publications n° 51-687

**MAISON DE LA CULTURE**

**B.P. 507 - 38020 GRENOBLE CEDEX**

**TEL. (76) 25.05.45**

Publicité :

**SERES, 4, rue Nestor-Cornier,  
Grenoble. Tél. 44.24.37**

Tirage : **14 000 exemplaires**

Le numéro : **3 F**

Abonnement (**10 numéros**) : **16 F**

## l'adulateur

ou la flatterie par goût du pouvoir

jeté, non discuté, si ce n'est par la postérité – ne relève-t-elle pas, elle aussi, d'une démarche de pouvoir ?

Enfin l'affirmation du co-directeur du C.D.N.A., selon laquelle « à l'intérieur de l'espace qu'il fréquente, il y a de moins en moins d'artistes, d'artisans et de plus en plus d'animateurs et de professeurs », relève d'un faux constat. Certes on voit plus d'animateurs et de professeurs dans les couloirs de la Maison que dans ceux du Centre. Est-ce une tare ? D'autant moins que les mêmes sont souvent des spectateurs assidus des spectacles du C.D.N.A. Ceux qui ont droit au respect en tant que spectateurs doivent-ils être jetés au pilori dès lors qu'ils deviennent les partenaires du voisin ? Ont-ils pour autant supplanté les « créateurs » et les « artisans » dans la Maison ? Rien n'est plus faux.

Les créateurs qui fréquentent la Maison sont nombreux et l'occasion est souvent donnée au public de les rencontrer. Et ils ne se limitent pas aux créateurs de théâtre que la Maison accueille ou dont elle soutient une création. Que dire des plasticiens, des danseurs, des cinéastes, des musiciens, qui trouvent dans la Maison l'occasion de se confronter à un public et bien souvent les moyens financiers nécessaires à l'exécution de tout ou partie de leur travail.

Cette relation à la création est multiple, diversifiée, limitée aussi, faute de moyens. Mais elle n'est pas la seule dimension du travail d'une entreprise d'action culturelle telle que la Maison de la Culture. Les choses doivent être claires : pour nous l'expression des cultures arabes, une exposition et des débats avec un groupe d'handicapés, un atelier de réalisation d'affiches avec des travailleurs de diverses entreprises conduit par E. Pignon-E., un film réalisé avec un groupe d'habitants du quartier Mistral, l'existence d'un groupe de création littéraire et la publication de textes de poètes et d'écrivains, un atelier d'initiation d'enseignants à la technique de la marionnette ou un autre de perfectionnement des musiciens de jazz amateurs, qui sont des activités hélas infiniment minoritaires dans le volume de travail de la Maison de la Culture, sont aussi importants et nécessaires que le travail de Georges Lavaudant au développement culturel local.

Pour finir un point d'accord cependant, avec G. Lavaudant : « la distance inouïe qui existe entre un certain nombre de discours et les pratiques réelles qu'ils recouvrent sur le terrain. »

Et une question : qu'a fait concrètement, depuis deux ans, le Centre Dramatique National des Alpes, pour réduire cette distance ?

J.P. BAILLY, B. CADOT, J.F. HERON, D. LABBE, A. THOMAS, J.Y. BERTHOLET, Ph. DORIN, P. JUILLARD, J. LAEMLE, Ph. de BOISSY, A. HECQUARD, M. JONDEAU, Y. PAVIE, H. KUHN.

(1) Réduction de 17 % de la subvention accordée aux centres alors que les programmes de la saison sont arrêtés et des frais engagés, mesure sur laquelle le Ministre vient de revenir, puisque la subvention ne se trouve plus amputée que de 5 % par rapport aux promesses.

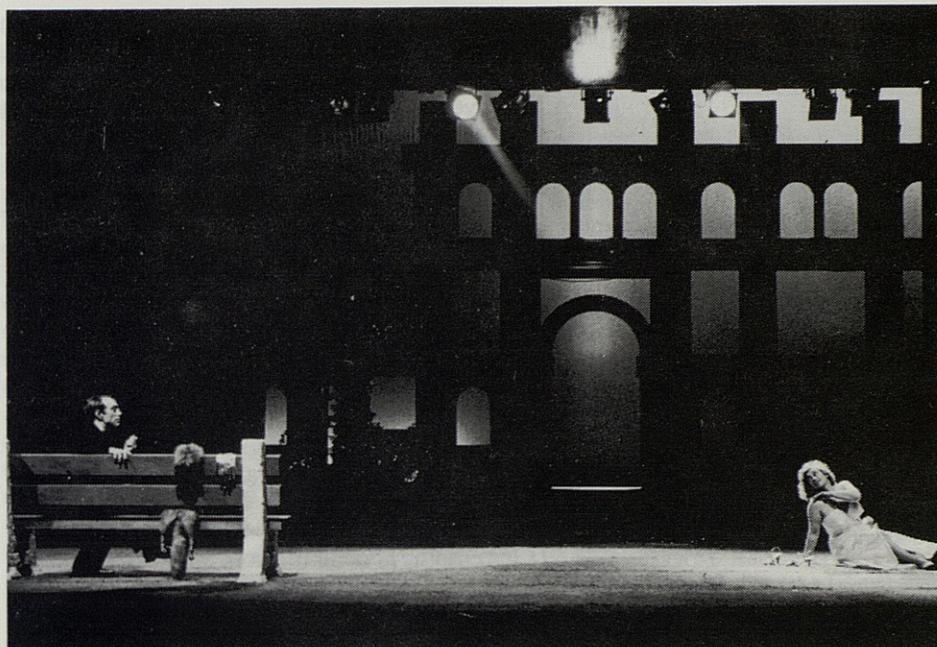


photo Gérard Amsellem

Le Centre Dramatique National des Alpes accueille ce mois-ci pour dix représentations « L'Adulateur » de Carlo Goldoni. Ce spectacle, produit par le Théâtre de la Reprise – Centre Dramatique National de Lyon – vient d'être créé à Lyon dans une mise en scène de Robert Gironès (1). Jean Magnan, dramaturge au Théâtre de la Reprise, le présente ci-dessous :

Dans l'Adulateur, prenant la suite du Tartuffe, du Flatteur de J.-B. Rousseau, du Méchant de Gresset, Goldoni choisit pour héros une figure déjà dénoncée par Machiavel et La Bruyère, mais, suivant ces modèles politiques, va plus loin que ses prédécesseurs au théâtre, jusque dans des lieux, ceux du pouvoir, où les intérêts des individus en place sont de perpétuer l'ordre existant. Il le fait, bien sûr, avec les moyens d'analyse qui sont ceux de son temps, entachés de la croyance en la rénovation de la société par la bourgeoisie éclairée ascendante. L'Adulateur est la seule pièce où Goldoni met en scène et en question l'exercice du pouvoir politique.

Aussi s'est-il entouré de multiples précautions : ses démêlés un an plus tôt avec le poète Chiari avaient déclenché la censure des Inquisiteurs. Mettant en jeu les manigances d'un gouvernement, Goldoni jugeait plus sage de situer son action le plus loin possible de la Vénétie, et de préférence en des territoires passablement méprisés des gens du Nord : sous domination espagnole, loin vers le Sud, au royaume de Naples. Il s'agit à proprement parler d'une Utopie, mais en négatif, et c'est en quoi cette pièce, aujourd'hui encore, peut susciter notre intérêt.

Don Sanche, gouverneur de Gaète, a plus de plaisir à composer de somptueux desserts –

Goldoni  
le Vénitien

Pour les spectateurs français, le nom de Goldoni est généralement assez familier : le public des années 60 a connu d'intenses moments de jubilation quand Jean Vilar monta *Les rustres* ; celui d'aujourd'hui a pu voir *Il Campiello* joué par le Piccolo Teatro de Milan, ou *Les amoureux* mis en scène par Caroline Huppert...

On a parfois qualifié Goldoni de « Molière italien ». Il est vrai que l'un et l'autre ont, à partir de la tradition populaire, fait entrer l'art comique dans sa maturité ; il n'en reste pas moins que Goldoni possède sa propre « façon d'être », et que le Vénitien qu'il est révèle sa personnalité, et soulève son masque, au détour de plus d'une scène galante ou cocasse.

C'est en plein cœur du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il fait représenter ses comédies : les spectateurs du temps y reconnaissent volontiers des types célèbres de la *commedia dell'arte*, dont Goldoni approfondit et, pourrait-on dire, orchestre l'humanité : son chef-d'œuvre, à cet égard, pourrait bien être la servante coquette de *La Locandiera*, née de la Colombine traditionnelle – voire conventionnelle – et devenue une créature très proche de la réalité vivante de ce temps-là. Et pour imaginer le climat de l'époque, souvenons-nous simplement qu'à l'heure où l'on joue Goldoni sur la lagune, languit à quelques pas de là (et très provisoirement), dans la prison des « Plombs », un fort sémillant jeune homme du nom de Casanova...

(1) L'Adulateur a été présenté une seule fois au public lyonnais dans le cadre du Festival de Fourvières 1977. La pièce a fait l'objet depuis d'une véritable re-création et c'est cette dernière version qui sera montrée au public grenoblois.

## En attendant Martin Eden...

Qui, mis à part quelques spécialistes, avait entendu parler de **Martin Eden** avant une époque récente ? Qui, même, savait que Jack London était non seulement l'auteur de « romans pour enfants » qui alimentèrent, entre les deux guerres la « bibliothèque verte » mais aussi un écrivain pour tous, et d'abord pour ceux qui, comme lui, n'ont pas eu la chance de faire de longues études. Enfant naturel, il entre à l'usine à l'âge de treize ans, connaît longtemps « l'humiliation d'être pauvre », et réagit contre sa condition. Il lit en abondance, et parcourt le monde. Ce fils de la Californie sera tour à tour chasseur de phoques et chercheur d'or, correspondant de guerre et propriétaire d'un ranch. Il découvrira le socialisme et militera avec une ardeur parfois désordonnée. On retrouvera ses idées dans ses nombreux romans (ainsi **Le talon de fer**, où, dès 1908, sont préfigurés les fascismes de l'époque suivante...)

**Martin Eden**, dans l'œuvre de Jack London, fait figure de témoignage autobiographique. Martin, c'est à bien des égards le petit John (dit Jack), partant à la conquête de la culture et d'une « position sociale » dans une Amérique où il faut se battre pour survivre, et où la *transgression*, le passage d'une classe à une autre, ne se fait ni sans efforts ni sans risques. A la fin de ce roman d'aventures qui est en fait l'épopée colorée et drue d'une existence, **Martin Eden** se tue – comme le fera l'auteur du Livre, en 1916, comme le fera aussi Hemingway, dont London est si proche par bien des aspects.

Ce roman devait tenter un homme de théâtre : l'an dernier à Lille et dans le Nord, maintenant ailleurs (Nanterre, Lyon, Grenoble...), Gildas Bourdet et le Théâtre de la Salamandre jouent **Martin Eden**. Dans une immense nef de bois, « embarquant » comédiens et spectateurs pour une odyssée commune qui eût séduit l'aventureux London, ils réalisent ainsi ce qu'un critique appelait récemment un « western poétique » et qui est aussi et du même coup – n'ayons pas peur des mots ! – un spectacle populaire.

On ne pourra « embarquer » que 250 à la fois ; mais le navire fera escale dix-sept jours sur le plateau de la grande salle, permettant ainsi à la Maison de la Culture de tenter une intéressante expérience de programmation extensive (du 1<sup>er</sup> au 17 mars).

Nous reparlerons de **Martin Eden** la prochaine fois...

J.D.

entendons : disposer avec art compotiers, crèmes, pâtes de fruits et chocolats sur des dessertes – qu'à s'occuper des affaires de son gouvernement. Il a près de lui un secrétaire, Don Sigismond, roturier, homme de confidences et d'entremises, pour lequel les jeux du pouvoir et de l'intrigue doivent aussi servir à la satisfaction de ses intérêts privés. Mais lui n'a comme pouvoir véritable que celui que lui abandonne le gouverneur avec sa confiance : ses actions, dès lors, se nomment exactions et entraînent sa chute, avec la démission du gouverneur.

Il est assez significatif que Goldoni ait écrit deux dénouements à sa comédie : celui qu'il fit jouer (le second en fait) dans lequel le perfide adulateur, démasqué, est jeté en prison, le premier (celui de la « spontanéité ») montrant l'empoisonnement du ministre par les employés de la maison, sans salaire depuis deux mois, par sa faute. Il va presque sans dire que c'est ce dénouement-ci qu'intéressés par les solutions radicales il nous a plu de présenter.

Jean Magnan

## deux heures de mime et de masque

Imaginons un jeune Suisse qui grandirait quelque part aux confins du Valais, de l'Oberland bernois ou du Tessin, là où les frontières linguistiques se laissent franchir avec une parfaite désinvolture... Il se dirait mieux que personne, ce garçon, que pour réussir dans la vie – et dans son pays – il est bon de connaître les trois langues fédérales. Mais en supposant qu'il ait envie de faire du théâtre, il se pourrait bien qu'il fût soudain saisi d'une idée géniale. Je le vois d'ici se frappant le front comme un héros de bande dessinée : « Je serai mime ! Ainsi, plus de problème ! Tout le monde me comprendra, de Schaffhouse à Vevey et de

Lugano à Délémont ; et pourquoi pas demain, de Hambourg à Naples, et de Birmingham à Grenoble ? » Est-ce la même idée sage et folle qui a poussé une douzaine de ses contemporains et compatriotes à en faire autant ? Toujours est-il qu'a paru, il y a quelques années, un livre intitulé « Onze mimes suisses »... Parmi eux : Dimitri, mime et clown musical, René Quellet (et son « Fauteuil ») que nous avons applaudis il n'y a pas si longtemps.

Aujourd'hui, nous accueillons Pierre Byland. Suisse *monté* à Paris, comme tant d'autres, il a abouti chez Jacques Lecoq, où il a rencontré Claude Evrard, Philippe Avron, Pierre Trappet... Il a mis au point un travail d'atelier et un travail de création qui ont très vite attiré l'attention, notamment au T.E.P. (Théâtre de l'Est parisien). Ses dons sont singulièrement variés, et vont de la « mimique » discrète et nuancée à la véritable acrobatie (comme il le montra un jour dans une pièce farfelue de Billeldoux : **Ratrapatoutarin**).

Le spectacle qu'il nous propose avec la compagnie Byland-Gaulier comporte deux parties : d'abord **Une belle journée**. Deux personnages masqués s'avancent. Un homme et une femme. Ils se disputent deux chaises. Calmement, mais implacablement. Ce que cela peut être difficile, parfois, de s'asseoir sur une simple chaise ! Surtout quand on doit la « contester » à Pierre Byland ou à Marieke Schnitker. Après la pause, ce sont **Les assiettes** : un tout autre style ; le cinéma burlesque n'est pas loin, ni les tartes à la crème... Un face à face : deux hommes (P. Byland et Ph. Gaulier) à la recherche, dirait-on de la fameuse « communication ». Le moyen de cette communication : des assiettes, encore des assiettes, toujours des assiettes... Combien en consomment-ils au cours de cette étrange orgie de faïence ? J'ai renoncé, pour ma part à les compter. Peut-être y parviendrez-vous – si ces diables de bonshommes vous en laissent le loisir...

Jean Delume

## Stage de mime, avec Pierre Byland

Le stage de mime qui sera assuré les 13, 14 et 15 janvier par la compagnie Byland-Gaulier ira de pair avec le spectacle qui sera donné les deux soirs précédents. Cela correspond au souci de la Maison de la Culture d'associer, toutes les fois que la chose est possible, pratiques artistiques et pratiques de formation (les deux démarches ne nous paraissant nullement exclusives l'une de l'autre).

Ce stage est ouvert aux **adhérents** de la Maison qui, ayant reçu une sensibilisation minimale dans le domaine du jeu dramatique, souhaiteraient viser une formation plus spécialisée. Seront retenues en priorité les candidatures des personnes se trouvant en situation de mettre en pratique au sein d'une collectivité les connaissances acquises. Dernier délai pour les inscriptions : 3 janvier 1978.



photo Guy Delahaye

# la raison du plus p'tit

# danse mœbius

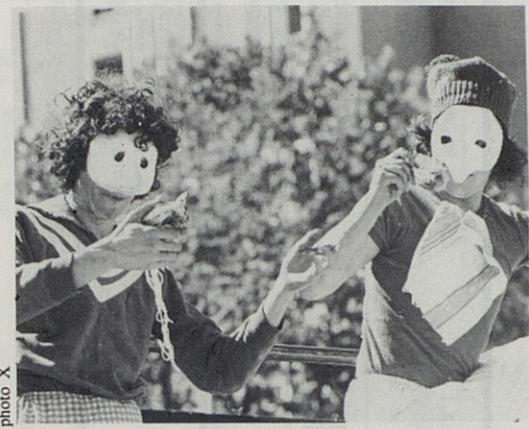


photo X

L'une des créations les plus remarquées, ces dernières années, dans le théâtre pour l'enfance et la jeunesse, fut sans doute **Place des fêtes**, qui attirera l'attention sur la compagnie du Bonhomme rouge : la réalité quotidienne du monde « scolaire » y était évoquée à partir d'un fait divers (une école occupée par des enfants pendant les vacances). Quant au titre, il nous rappelait que le Bonhomme rouge travaille dans ce quartier parisien de la Place des fêtes proche de Ménilmontant, des Lilas, de Bagnolet - et fort éloigné de Neuilly...

Avec **La raison du plus p'tit**, la démarche est la même : partir du vécu des jeunes spectateurs. Mais la construction est nouvelle : une série de sketches, ne dépassant jamais quinze minutes, et dont le thème se réfère aussi bien à ce que les enfants connaissent par le cinéma ou la télé (dessins animés, par exemple) qu'à leur expérience quotidienne (la vie familiale, les jeux). Tout cela dans une atmosphère de gaieté et de fantaisie : la musique est entraînante, et il arrive même qu'au cours de ce « cabaret » apparaisse, comme cela se passe pour les « grandes personnes », un comédien muni d'une guitare ; c'est Dominique, au physique de gamin de Paris à peine vieilli, qui vient chanter, avec humour et tendresse, les différents âges de l'enfance...

Le travail du Bonhomme rouge est de la même « famille » que celui du Théâtre de la Clairière (que nous avons reçu la saison passée dans **Eclaboussure**). Son animateur, Jean-Gabriel Carasso (1), nous a dit son souci de transformer le spectacle au fil des représentations, en tenant le plus grand compte des réactions de son public. Ces réactions, nous avons pu en juger, en octobre, lors du Festival du théâtre pour l'enfance organisé à Belfort par la FOL (2). Et tout laisse penser que les jeunes grenoblois (de 9 à 13 ans) apprécieront eux aussi **La raison du plus p'tit...**

J.D.

(1) J.-G. Carasso, « ancien » du Théâtre de la Clairière, a organisé et dirigé tout un ensemble d'ateliers d'expression dans les écoles de Choisy-le-Roi. Il assure actuellement, avec la Compagnie du Bonhomme rouge, un travail de recherche dans le cadre de l'Institut d'Etudes Théâtrales de Paris II (Censier).

(2) Fédération des Œuvres Laïques.

Quentin Rouillier a formé sa compagnie Mœbius en 1976. Départ en flèche avec **Résonances** créé à Paris en juin 77. Avec lui, Marie Foucault, Edwige Wood, Marc Vincent, un quatuor dynamique dont l'art n'est pas évasion mais quotidienneté. Parce qu'il a vécu la réalité de la danse avant de rencontrer Carolyn Carlson, Quentin Rouillier sait ce qu'il lui doit mais aussi le sens de sa propre recherche. Du ballet classique à la danse moderne il a en effet, en tant que danseur, parcouru pas mal de compagnies : le Ballet Théâtre Contemporain, le Théâtre du Silence et les tout débuts du Cercle avec Sheela Raj, Jane Honor et Caroline Marcadé (elle aussi passée au G.R.T.O.P.). Au Cercle le tournant est important, il y rencontre une conception de la danse, plus libre, plus près du corps et de la créativité. Il découvre le collectif et se débarrasse de ses clichés académiques. Carlson forme alors son groupe et l'engage.

Espace et temps pour ce nomade de la danse de s'épanouir au mouvement, de relier ses qualités techniques à de nouvelles bases plus approfondies de la danse contemporaine. Le temps de sortir de l'intérieur de soi, le grain de fantaisie et la folie du rêve absurde. Le temps de se relier au monde, le temps de vivre. Quentin Rouillier est prêt à assumer une expérience de danseur-pédagogue-chorégraphe. C'est alors qu'il crée Mœbius et s'attaque à **Résonances**. Un travail collectif, des idées ou des images qu'il propose, sections visuelles, qualités de mouvement, sensations... Il met en place le résultat des improvisations et monte ses enchaînements chorégraphiques. Comme un puzzle, par fragments successifs, un univers quotidien, ludique et décroisé. Travail de plasticien qui joue avec des cubes, folles poursuites de westerns, sections abstraites de mouvement où l'énergie coule, explose, se rassemble. Au mouvement s'ajoute la voix, des mots de tous les jours qui prennent une dimension nouvelle. Fondu enchaîné sur le son : électronique, percussion, synthétiseur, Patrick Vian, le fils de Boris, une nouvelle génération. Le siècle de la violence.

Quentin Rouillier taille le geste dans l'époque : cassé, répétitif, violent : un monde absurde qui agonise, avec son potentiel d'amour et de tendresse. Nouveau langage de la danse où le geste n'est plus signifiant ou esthétique mais perceptible. Réseau de résonances qui se tissent, infiniment : réel-imaginaire, scénasalle, danse-musique. Et l'univers sonore de Patrick Vian n'est pas toujours des plus tendres : « Trouver en chaque individu sa propre violence, dit Quentin Rouillier, et la faire éclater ; on a tous un degré de violence rentrée, sous-jacente, elle n'est pas toujours destructrice, elle peut déclencher quelque chose d'intéressant, remettre les choses en question. Une violence douce, latente, qui explose... Pas de message, plutôt faire ressentir. »

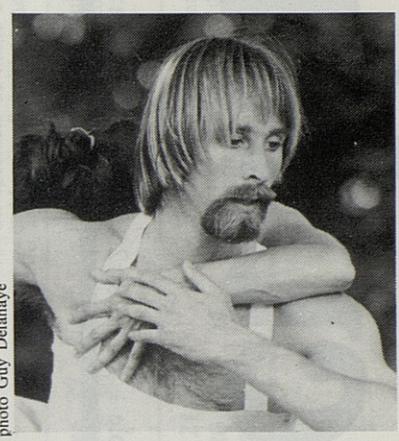


photo Guy Delahaye

## A l'affiche de février

Victor Hugo revient au théâtre avec **Les Burgraves** dans une mise en scène d'Antoine Vitez (du 8 au 11). Une pièce mal-aimée redécouverte par un des créateurs les plus vigoureux de notre époque. Une rencontre est prévue avec lui le samedi 11 à 17 h. Du 15 au 17, trois soirées de café-théâtre avec une comédienne drôle et acide : **Marianne Sergent**.

Enfin, le C.D.N.A. présentera du 14 au 17 à 18 h 30, des lectures de **Brecht** en préambule au spectacle créé en avril : « Maître Puntilla et son valet Matti ».

En musique, **Tosca** de Puccini par l'Opéra de Berne (les 2, 3 et 5). Du gospel et du blues avec **Marion Williams**, une des grandes voix du jazz d'aujourd'hui (les 16 et 17). Et un spectacle de folklore arménien avec **l'Ensemble Navasart** le 18.

Le cinéma avec les sciences sociales mettent l'accent sur les problèmes de l'écologie avec la suite du premier **festival du film écologique**. A noter : un débat avec **R. Dumont** le mardi 14.

Le secteur Sciences propose avec la collaboration du Centre Culturel Scientifique un certain nombre de manifestations sur le thème **Informatique et vie quotidienne** (exposition, débats) à partir du 15.

L'animation littéraire, quant à elle, continue son cycle « Poésie » avec des après-midi et soirées autour de **Y. Ritsos** (les 9 et 10), de **N. Hikmet** (les 16 et 19), d'**A. Césaire** (le 17) et de **Maiakovski** (le 28).

Les Arts Plastiques présentent durant tout le mois le travail de deux jeunes peintres : **Joël Hubaut** et **Michel Sohier**. A découvrir.

En matière de décentralisation dans le département, la Maison propose, dans le cadre de la programmation « Musiques Vocales » un ensemble de concerts avec la participation de Gerda Hartmann (soprano) et de John Whitelaw (clavecin). A partir du 8, renseignements et inscriptions auprès de l'animation Musique et du service « Collectivités ».

Lise Brunel

# maison de la culture grenoble

4, rue Paul-Claudé, Grenoble - Tél. (76) 25.05.45



## JANVIER 1978

### ARTS PLASTIQUES

- 150 ans de photographie française
- photographie actuelle en France
- michael snow

du 6 au 29 janvier  
tous les jours de 11 h à 13 h  
et de 14 h à 19 h

Exposition conçue par l'unité « audio-visuel » de la Maison de la Culture de la Seine-Saint-Denis. **Entrée libre.**

du 6 au 29 janvier  
tous les jours à partir de 11 h

Exposition réalisée par l'association Contrejour. **Entrée libre.**

du 6 au 29 janvier  
tous les jours à partir de 11 h

Exposition proposée par le Musée National d'Art Moderne - Centre G. Pompidou. **Entrée libre.**

### CINEMA

- 7 films de m. snow
- ciné-burlesque
- cinémathèque

vendredi 6, de 19 h 30 à 24 h (p.s.)  
samedi 7, à 14 h 30 et 20 h 30 (g.s.)  
dimanche 8, à 17 h (p.s.)

Dans le cadre de l'exposition M. Snow, sept films de ce créateur polyvalent. Adhérents 8 F, non-adhérents 13 F.

mardi 17, à 14 h 30 et 20 h 30 (p.s.)  
mercredi 18, à 14 h 30 et 20 h 30 (p.s.)

« Tant qu'on a la santé » de Pierre Etaix. Prix des places : moins de 16 ans : 4 F ; adh. 8 F ; non-adh. 13 F.

dimanche 15, 22, 29  
à 17 h (p.s.)

Voir programme spécial.  
Prix unique : 5 F.

### DANSE

- cie moebius

mercredi 25, à 20 h 45  
jeudi 26, à 19 h 30  
vendredi 27, à 20 h 45 (t.m.)

Une jeune compagnie animée par Quentin Rouillier  
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.  
Animation le 27 de 14 h 30 à 16 h 30.

### LITTERA- TURE

- la critique du livre
- poésie pour commencer
- victor hugo

samedi 7, à 15 h  
(bibliothèque)

Entrée libre.

vendredi 13, à 20 h 45 (p.s.)

Poésie de Descartes à nos jours par M. Philibert.  
Prix unique : 5 F.

jeudi 19, à 18 h 30 (p.s.)

Eugène Guillevic dit par A. Faraoun. Prix unique : 5 F.

vendredi 27, à 18 h 30 (p.s.)

Erik Didier dit par Pierre Leenhardt. Prix unique : 5 F.

samedi 28 à partir de 12 h 30  
(p.s., snack et salle T.V.)

Hugo, poète insolite. A 20 h 30, « Les Misérables », film avec Jean Gabin (1957). **Entrée libre** sauf pour le film.

### MUSIQUE ET CHANSON

- noëlle spieth, clavecin
- marie-paule belle
- discritique
- zülfü livaneli
- chœur madrigal de sofia
- jazz avec CM4

samedi 7, à 18 h 30  
dimanche 8, à 15 h (p.s.)

Œuvres de Lebègue, F. Couperin, J.S. Bach, A. Soler, G. Ligeti. Adhérents 8 F, non-adhérents 13 F.

jeudi 12, à 20 h 45  
vendredi 13, à 19 h 30 (g.s.)

Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

samedi 14, de 15 h à 16 h 30 (salle T.V.)

Animation et discussion sur la musique et le disque. En janvier : Tosca, de Puccini.

dimanche 15, à 15 h 30 (g.s.)

Un chanteur turc célèbre dans son pays.  
Prix unique : 10 F.

jeudi 19, à 19 h 30  
vendredi 20, à 20 h 45 (t.m.)

Polyphonies classiques, musique religieuse orthodoxe, chœurs bulgare et russe.  
Adhérents 15 F, non-adhérents 27 F.

samedi 21, à 20 h 45 (t.m.)

Un groupe genevois dans la série : Une ville, un jazz.  
Adhérents 15 F, non-adhérents 27 F.

### SCIENCES SOCIETE

- festival du film écologique en collab. avec la f.r.a.p.n.a.
- la mutualité, quel avenir ?

du 10 janvier au 26 février

Des films naturellement (les 14, 15, 21, 22, 26 et 31 janvier), un débat avec J. Y. Cousteau (le 10 janvier) et un autre sur le thème « Agriculture et Ecologie » (le 20 janvier). Pour les films : adh. 8 F, non-adh. 13 F. Débats : entrée libre. (voir dépliant spécial).

vendredi 27, à 20 h 45 (p.s.)

Débat avec la participation de représentants de l'U.D.S.M.I. et de l'U.M.T. **Entrée libre.**

### THEATRE

- mime et masques
- l'adulateur
- la raison du plus petit

mercredi 11, à 20 h 45  
jeudi 12, à 19 h 30 (p.s.)

Un spectacle de mime avec Pierre Byland et Mareike Schnitker. Adh. 15 F, non-adh. 27 F.

me. 18, ve. 20, ma. 24, me. 25, ve. 27 à 20 h 45 ;  
je. 19, sa. 21, je. 26, sa. 28 à 19 h 30 ;  
di. 22 à 15 h (g.s.)

Pièce de Goldoni, produite par le Théâtre de la Reprise. C.D.N.L. Mise en sc. Robert Gironès. Spectacle accueilli par le C.D.N.A. Adh. 15 F, non-adh. 27 F.

ve. 20 et me. 25 à 14 h 30 ; sa. 21  
et sa. 28 à 9 h 30 ; ma. 24, je. 26 et ve. 27  
à 9 h 30 et 14 h 30 ; di. 22 à 15 h (p.s.)

Un spectacle pour enfants (8-13 ans) créé par la Compagnie du Bonhomme rouge.  
Prix des places : enfants 5 F, adultes 10 F.

### VIE DE LA MAISON

- relais-information

samedi 7, à 17 h  
mardi 10, à 18 h 30 (p.s.)

Réunions d'information pour les relais des collectivités. **Entrée libre.**

## musique

le chœur madrigal  
de sofia

## marie-paule belle

## Discritique

Pour la majorité de nos contemporains, la musique, c'est d'abord de la conserve : cassettes, radio, sonorisation, disques... Il est de plus en plus rare d'entendre un son direct, un instrument, une voix qui vous (en)chante sans intermédiaire. Quel rapport faire entre cette consommation gigantesque de sons et la pratique musicale que nous trouvons dans les concerts ou chez soi ? A l'occasion d'événements musicaux, **Discritique** voudrait mettre en parallèle les états que le disque a fixés avec l'œuvre que l'on peut connaître : Tosca, le Te Deum de Berlioz... En outre, le rassemblement de témoignages sur des musiques appartenant à des mondes ou des époques diverses nous permet un mode particulier d'exploration de la musique.

**Discritique** aura lieu une fois par mois, en principe le deuxième samedi (sauf cas de « vacances » ou de week-end exceptionnel) de 15 h à 16 h 30 en salle Télévision. La collection de la discothèque servira de matériau de base pour des séances auxquelles tous, musiciens, mélomanes, amateurs divers, seront conviés. Une discussion à bâtons rompus permettra de mieux animer le débat.

Sont d'ores et déjà prévus : Janvier : Tosca de Puccini. Février : Castrats, haute-contre et faussets. Mars : le concerto pour flûte et harpe de Mozart. Avril : le Te Deum de Berlioz.

Une ville,  
un jazzavec  
C M 4

« Collective Music »  
pour quatre jazzmen...

Ce groupe genevois (annoncé récemment par erreur à Grenoble) réunit quatre jeunes musiciens dont la formation classique sert une technique individuelle remarquable. Leur passion pour le jazz moderne, leur admiration pour certains « grands » : Mc Coy Tyner, Coltrane, Mingus, Elvin Jones, leur a permis d'assimiler intelligemment les styles les plus divers. Ils en ont fait une musique qui n'est pas un patchwork de tendances diverses, mais un jazz de qualité. Jazz moderne, très bien mis en place, thèmes originaux (de Lindemann et Massy), ils ne s'écartent pas – ou peu – d'une pratique instrumentale rigoureuse qui donne envie d'appeler modern-jazz « classique » la musique qu'ils produisent.

On a pu les entendre dans les villes-clé du jazz en France : Nancy, Reims, Metz et au Musée d'Art Moderne, au Centre Américain et au River Bop à Paris.

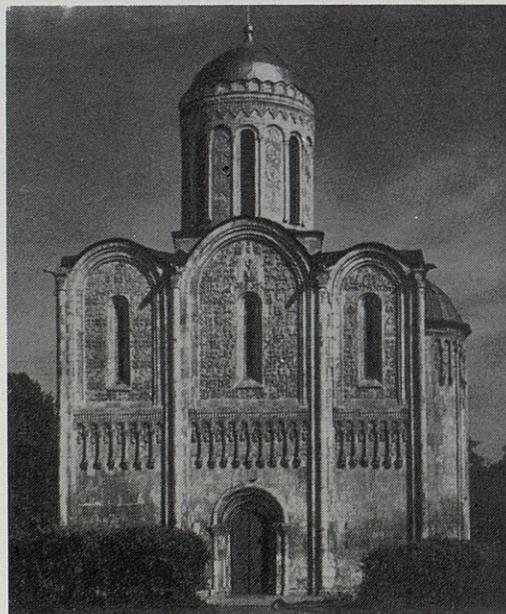
Personnel : François Lindemann, leader, piano ; Didier Hatt, trompette ; Pierre-François Massy, basse ; Olivier Clerc, drums.

N. M.R.

La tradition bulgare est très ancienne et recouvre deux domaines différents : la musique religieuse et la musique populaire, qui ne sont d'ailleurs pas sans rapports. Les Bulgares ont joué un rôle important dans le développement de la musique liturgique orthodoxe, dès le dixième siècle. On sait que les instruments, même l'orgue, sont proscrits des églises orientales et que la richesse de la polyphonie vocale supplée l'absence de support instrumental. Il s'agit donc d'un véritable creuset d'où est sortie une tradition vocale unique par l'étendue des voix, les coloris et les timbres, la rondeur et le fondu des éléments. Parallèlement, la musique populaire repose également sur la voix, dans un traitement où la rythmique et l'ornementation annoncent (ou rappellent ?) l'Orient proche. Il existe même un embryon de polyphonie traditionnelle, analogue à celle que l'on retrouve dans certains autres pays (la Corse, par exemple).

Malgré tout, l'organisation musicale de la Bulgarie, au sens où nous l'entendons ici, est relativement récente, et l'essor des orchestres, chorales, harmonies et sociétés de concert ne s'est produit qu'après la dernière guerre. Le chœur « **Madrigal** » de Sofia a été créé en 1972 : vingt-huit chanteurs sélectionnés présentent, sous la direction de Stoyan Kralev, la musique ancienne, liturgique ou non, des pays salves, les polyphonies classiques européennes (Janequin, Gesualdo, Lassus, Monteverdi...) et le folklore harmonisé par des compositeurs contemporains. C'est ce triple aspect de l'art vocal que les deux concerts des 19 et 20 janvier, inclus dans le cycle « Musiques Vocales » feront ressortir.

Jean-François Héron



L'église orientale, véritable creuset  
de la tradition vocale  
de l'Europe de l'Est



photo X

Le Blues, Mozart, le rêve, le rire : Marie-Paule Belle est tout en contraste. Elle a la tendresse ironique et le désespoir gai. Sa musique lui ressemble : romantique et dansante, le rythme aisé et la mélodie singulière. Sa voix lui ressemble : émouvante et fraîche, voilée et précise.

Après onze ans de piano classique, elle gagne le concours « Chapeau » de Télé-Monte-Carlo en 1966 à la suite d'un pari avec ses camarades... et grâce à sa rapidité d'élocution. Elle gagne ainsi un voyage à Montréal où elle fait plusieurs émissions T.V.

La musique ne lui fait pas oublier ses études puisqu'elle termine en 1969 sa maîtrise de psychologie et s'inscrit pour le doctorat, mais décide que son mode d'expression est, en définitive, la chanson. Après un bref passage à l'Echelle de Jacob, elle passe à l'Ecluse où elle chante dix-sept mois et a le sentiment d'avoir énormément appris. En 1973, son premier 30 cm lui vaut le Grand Prix de l'Académie Charles Cros, le Grand Prix du festival de Spa ainsi que le Prix International de la Presse, et le 28 février 1977, elle reçoit le Prix de l'Académie du Disque pour son quatrième album.

## zülfü livaneli

Les communautés immigrées de notre région aiment se rassembler de temps à autre autour d'un spectacle qui leur permet de retrouver leurs propres traditions. De plus, la Maison de la Culture tient à faire connaître également les courants actuels des pays d'origine de ces familles. Le groupe kabyle Djurdjura, le théâtre portugais Comuna et le chanteur Zülfü Livaneli sont directement témoins de notre époque et leur passage à Grenoble répond à cet objectif.

Le chanteur turc Zülfü Livaneli joue du saz (instrument à cordes) et chante le folklore depuis l'âge de neuf ans. Il a déjà trois disques à son actif, des musiques de films – dont « Le Bus » de Bay Okan (1976) – des musiques de scène, des émissions de radio et de télévision. Pour ses chansons, il utilise aussi bien les éléments traditionnels que les poèmes de Yashar Kemal et Nazim Hikmet.

# la voix aujourd'hui

(suite)

Dans le précédent numéro de « Rouge et Noir », le musicologue Philippe Torrens faisait le point sur les divers aspects de la musique vocale et insistait sur le fait que la voix constitue un matériau sonore « personnel » à chacun. D'où une critique acerbe du carcan dans lequel le style vocal d'opéra – et « le bel canto » enferment les chanteurs. Assimilant la « répression » dont la voix est l'objet à celle que produisent les sociétés contemporaines, Philippe Torrens en arrivait à constater qu'aujourd'hui « le vide de l'expression personnelle est rempli par le déversement incessant de produits musicaux préfabriqués ».

Il analyse, ci-dessous, les perspectives qui, aujourd'hui, s'ouvrent à cet instrument étonnant qu'est la voix humaine.

Depuis le début du siècle la création musicale a profondément remis en cause la pratique vocale traditionnelle. L'expérience la plus radicale fut celle de Schönberg lorsqu'il inventa le « sprechgesang » (1), inauguré en 1912 dans son **Pierrot Lunaire**. Il y posait de façon renouvelée les problèmes des rapports entre voix parlée et chantée, de l'insertion dans une structure musicale d'un élément (le texte) issu d'un autre type de structure (le langage). Il entreprenait la prise en compte du « parlé » comme matériau musical à part entière, c'est-à-dire en pensant l'intégration de l'aspect sémantique obligatoirement endossé par la parole intelligible. Il développait aussi la valeur proprement musicale – prolongée instrumentalement – des intonations. Il faudra attendre le début des années 60 pour que de nouveaux pas décisifs soient effectués : **Aventures** de Ligeti, **Momente** de Stockhausen, **Oraggio a Joyce** et **Visage** de Luciano Berio, **Solos for voice** de Cage (qu'avaient d'ailleurs précédé bien d'autres expériences du compositeur), **Phonophonie** de Kagel commencent à employer des ressources jusque-là inexplorées de la voix en-deçà du langage, tandis que dans **Glossolalie** de Dieter Schnebel, **Votre Faust** d'Henri Pousseur et Michel Butor, les problèmes liés à la pluralité des langues et des pratiques sonores-syntaxiques jouent un rôle de premier plan. **Votre Faust** développe également la dialectique entre le parlé et le chanté, s'attachant aux modes d'existence différenciés du linguistique au sein du musical (dont les frontières sont d'ailleurs souvent embrouillées).

Ce tournant dans l'attitude des musiciens vis-à-vis de la voix coïncide chronologiquement avec une prise de conscience analogue des hommes de théâtre les plus conséquents : Grotowski, Le Living Theater, vers la même époque, découvrent aussi les richesses d'une expression vocale non directement sémantique, ils tentent également de remonter à l'origine de l'expression vers les mouvements, les impulsions les plus proches de l'énergie communicative et expressive.

Pour résumer, la recherche musicale actuelle – et la recherche théâtrale la plus avancée – orientent leurs travaux sur la voix selon deux perspectives essentielles :

– redonner au domaine de la voix une extension que deux siècles de bel canto et un siècle d'enseignement académique avaient, pour diverses raisons socio-culturelles, considérablement limitée. Actuellement la composition pour la voix n'a, dans bien des cas, peut-être pas tant pour objet l'obtention d'un résultat sonore pour un auditoire extérieur – sans toutefois l'exclure a priori – que l'expérience qu'elle permet au chanteur, au « vocaliste » plutôt, de mener vis-à-vis de lui-même et des autres. Plus encore que les musiques instrumentales, les musiques nouvelles vocales sont à pratiquer et leur forme de communication (propositions verbales exposant des actions individuelles ou de groupe) les rend praticables par chacun, professionnel ou non, quels que soient les moyens dont il dispose au départ. Leur postulat de départ est qu'il n'existe pas de *don* vocal, que tout individu peut faire quelque chose d'esthétiquement intéressant de sa voix personnelle, seul ou avec d'autres. L'expérience faite est l'élément primordial, elle conditionne le résultat sonore final ; dans ces musiques, il ne peut y avoir de « qualité » du résultat sans une « qualité » de l'expérience humaine qui le produit ; c'est également une façon d'abolir une certaine division du travail (le bague pour les exécutants, la jouissance pour les consommateurs) ;

– repenser les rapports des mots et de la musique : la forme *opéra* et la forme *lied* ne satisfont plus un grand nombre d'exigences. Mais l'alliance de textes élaborés et d'une musique possède toujours sa nécessité aux yeux des compositeurs : le mot possède une réalité sonore qui fait de lui un matériau musical, et les mondes imaginaires qu'il est capable d'engendrer ne sont pas sans parenté avec ceux que les moyens musicaux peuvent construire. Un texte possède la plupart du temps ses suggestions musicales : sa lecture stimule l'imagination musicale. Là aussi il devient absolument nécessaire d'abandonner les modèles standardisés (opéra, lied, cantate) dont s'est encore contentée la musique sérielle, et de différencier les formes auxquelles la présence de ces deux matières (musicale et verbale) à la fois parentes et (irréductiblement ?) opposées donne lieu. Dans cette perspective chaque texte suggère un traitement (éventuellement plusieurs) particulier, réclame une forme musicale qui lui soit propre.

Dans les deux cas une préoccupation concordante apparaît : celle d'une individualisation des réalités prises en considération, en expérimentation pratique. Donner à la personne les moyens de réaliser sa voix, à un texte de trouver ses propres résonances.

Philippe Torrens.

(1) Le parlé-chanté

## Jeune Musique

avec Noëlle Spieth, clavecin

« Jeune Musique » se propose de faire découvrir aux Grenoblois de jeunes musiciens et leur musique.

Noëlle Spieth, qui a déjà joué avec l'ensemble instrumental de Grenoble, vient d'obtenir le premier prix au concours international de clavecin du Festival estival de Paris. Elle réside à Genève où elle se consacre à la musique de chambre. Le programme de son récital couvre trois siècles de clavecin : **Nicolas Lebègue**, contemporain de Lulli, représente le grand style en usage à Versailles et à Paris. **François Couperin**, dit le Grand, participe de la même tradition et représente l'apogée du baroque français. **J.S. Bach** quoique contemporain, procède d'une esthétique toute différente, reposant davantage sur l'architecture et le travail harmonique. Le Padre **Antonio Soler**, brillant exemple de la vie artistique catalane de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, annonce déjà le déclin du clavecin par une écriture très particulière qui ne s'épanouira que dans le piano romantique.

Le XX<sup>e</sup> siècle, amoureux de la sonorité pure, a redécouvert le clavecin avec Wanda Landowska. La facture instrumentale, d'abord influencée par celle du piano, est revenue depuis aux procédés anciens, plus légers et plus riches de possibilités. Les compositeurs ont pu alors jouer des particularités acoustiques de l'instrument : relative brièveté des sons, précision des attaques, richesse du timbre, distinction des plans sonores.

J.F.H.

Commencez l'année  
d'un bon pied avec  
une bonne vue  
grâce aux lunettes

## d'OPTIQUE ARLEQUIN

107 ter galerie de l'arlequin  
grenoble téléphone 09.28.35

baromètre - boussole  
hygromètre - altimètre  
thermomètre - jumelles  
longues vues

## arts plastiques

# photo caméra story

### Un atelier de photographie

#### L'acquisition d'un point de vue

L'ensemble des manifestations sur la photographie proposées par le secteur « Arts Plastiques » est complétée par un stage d'initiation à la pratique photographique. Ce stage est étalé sur deux week-ends : du vendredi 20 janvier (18 h) au dimanche soir 22 et du vendredi 27 au dimanche 29. Il sera animé par le photographe Jean-Pierre Ramel qui le présente ci-dessous :

Dupont fait de la photo, son appareil aussi. Il est l'homme du commun à l'ouvrage. Ses images véhiculent quantités d'impressions ; ce sont des documents qu'ignore l'art, même « Brut ».

Dupont voit de la photographie. Naisance d'un doute. Il mesure la différence, l'œuvre du Maître est consommée puis invariablement mimée.

Mais Dupont n'est pas Duc... ; il entrevoit que l'emploi de la photographie est codé, que sa pratique est contrainte dans des normes de technicité, qu'au mieux, il la réfère au pictural.

Sur quelques mythes nous voulons insister : qu'une belle image est l'image d'un bel objet, qu'il y faut du « piqué », parfois du « flou », qu'un peu virée et ovoïde c'est plus rétro, que le télé c'est plus discret, qu'en - recadrant - c'est meilleur, qu'en mitraillant - y-en-aura-toujours-une-de-bonne...

Dupont va désapprendre à voir. Son regard seul est perfectible : si l'image l'est, c'est de surcroît.

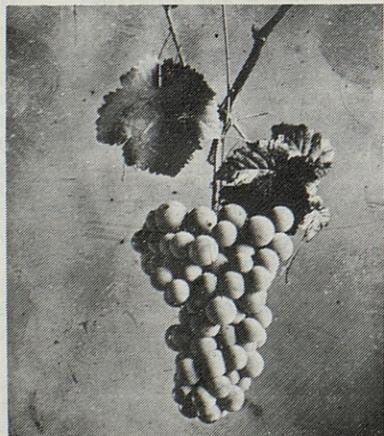
Chaque prise de vue est prise de conscience.

Chaque nouvelle photographie manifeste une avancée dans la résolution de son rapport au monde.

L'ère du photographiable s'amenuise et dans le même temps Dupont acquiert un point de vue.

L'œuvre photographique commence ici.

Jean-Pierre Ramel



FOUCAULT : « Grappe de Raisin », 1844 (S.F.P.)

La Maison de la Culture a choisi, pendant le mois de janvier, d'évoquer l'histoire de la photographie, puis certaines recherches contemporaines faites en ce domaine, par trois expositions et un stage de formation :

● **150 ans de photographie française**, exposition conçue par l'unité « audio-visuel » de la Maison de la Culture de la Seine-Saint-Denis en collaboration avec le Cabinet des Estampes et des Photographies de la Bibliothèque Nationale et la Société Française de Photographie.

● **Photographie actuelle en France**, exposition réalisée par l'association Contrejour.

● **Michael Snow - Sept Films et « Plus Tard »**, exposition proposée par le Musée National d'Art Moderne, Centre Georges-Pompidou.

● **Un stage de formation à la pratique de la photographie animé par le photographe grenoblois Jean-Pierre Ramel.**

La photographie est partout. Quotidiennement diffusée à des millions d'exemplaires, elle s'affiche sur les murs de la ville, elle illustre la presse et l'édition, sans compter ses répliques et ses correspondances dans chaque foyer. Photos d'amateurs, photos de professionnels. La photo et ses clichés ont créé l'environnement visuel contemporain. Mieux ! La photographie et l'inventaire de ses images réalisent le Grand Imaginaire du XX<sup>e</sup> siècle. Qui en douterait ? Mais qui le sait ? Quel élève pourrait citer les noms des créateurs qui ont imposé les points de vue d'une nouvelle technologie et les effets artistiques de tels procédés techniques modernes : les Bayard, Marville, Bisson... les Heartfield, Man Ray, El Lissitzky ou Rodchenko...

Comme l'observe la photographe Gisèle Freund (1), cette « omniprésence de la photographie a fini par la rendre invisible ».

### Un peu de magie, beaucoup de chimie : un long inventaire

Comme art, technique et moyen de communication, la photographie présente une ori-

ginalité qui lui appartient, à elle et à elle seule. Elle ne serait plus une vulgaire imitation de la peinture ; pas plus une « humble servante » comme l'écrivait Baudelaire, avec son pesant fardeau de servitudes qui la subordonnaient au rendu d'une pâle copie, à un simple moyen de reproduction.

L'appareil photo existait bien avant la photographie ; la *Camera obscura*, cette boîte dotée peu à peu d'un objectif monoculaire et d'un dépoli, mais sans plaque sensible. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, les peintres tels Léonard de Vinci, Albrecht Dürer, les Vénitiens du XVIII<sup>e</sup> siècle, Canaletto et Guardi, l'utilisaient couramment. La question restait de savoir comment fixer automatiquement et instantanément l'image vue. Faire en sorte qu'un miroir se souvienne tenait plus de la magie que de la raison ! Ce fut affaire de chimie et de physique, puis d'industrialisation.

La première photo date de 1822 environ, mais la plus ancienne connue et conservée, de 1826. Elle est fixée par **Nicéphore Niepce** sur plaque de verre au bitume de Judée, par action de l'acide nitrique sur du chlorure d'argent, aidée par la lumière. Huit heures de pose sont alors nécessaires.

Vient ensuite **Daguerre**, un génial adaptateur du procédé, bien que sa technique, le Daguerreotype, débouche sur une voie sans issue : celle de l'exemplaire unique. Le temps de pose était encore d'une demi-heure. Dès lors les découvertes se précipitent : **Fox Talbot** et **Hippolyte Bayard** réalisent les principes du positif-négatif et de la reproduction multiple sur papier... tandis que les années 1860 voient s'établir la mode de la « prise de vue » avec son cortège des **Disderi**, des **Carjat**, des **Marville**, des **Le Secq**, **Pec**, **Le Gray**..., sans oublier, bien sûr, **Félix Tournachon** que ses amis, profitant d'un tour de passe-passe de vocabulaire familier, appelaient Tournadar et Nadar. **Nadar** devenu célèbre en mars 1854, à trente-quatre ans, dès la publication du « Panthéon Nadar », une galerie de plus de trois cents portraits représentant les écrivains et artistes de son époque.



DOISNEAU : « Belleville », 1953



DEMACHY : « La cigarette », 1901 (S.F.P.)

Le long inventaire de la photographie s'inscrit désormais avec l'industrie et la commercialisation de l'appareil photo ; avec les perfectionnements successifs de cet appareillage, au départ très lourd et encombrant, dans le sens de la maniabilité, la miniaturisation, de l'automatisme, de la pose instantanée, de la finesse de l'image et de la précision focale avec une multiplicité d'objectifs.

### « Appuyer sur un bouton, nous ferons le reste. »

C'est en 1882 que **Kodak** produit son premier appareil à pellicule, avec pour publicité « appuyer sur un bouton, nous ferons le reste ». Depuis presque un siècle, les appareils, les marques se sont accumulées : les Kodak n° 1, le « Pocket » et le « Folging » Kodak ; les Leica, les appareils détectives, les appareils espions, les Reflex, la Stéréoscopie et la Couleur, pour en venir à l'Hasselblad qui filma les premiers pas de l'homme sur la lune et au dernier Pollaroïd X.L. 70 (la photo sort aussitôt sans déchet).

L'histoire de la photographie n'est pas terminée ; mais ce n'est pas un hasard si la photographie se penche aujourd'hui sur son passé, considérant sa propre histoire qui ouvre sur le musée, et à travers lui, sur une connaissance de l'image photographique, comme il y a eu la peinture. L'ère de la photographie n'est pas achevée, sans doute, mais n'a-t-elle pas laissé entrevoir et permis une « civilisation » *autre* : l'audiovisuel, qui a bel et bien commencé avec le cinéma et plus récemment avec la vidéo-télévision.

**Yann Pavie**

(1) Gisèle Freund, *La photographie et la société bourgeoise*, Paris.

## michael snow :

### sept films et « plus tard »

C'est en tant que cinéaste que Michael Snow, né à Toronto en 1929, est le mieux connu à l'étranger : depuis la présentation de **Wavelength** au festival expérimental de Knokke-le-Zoute en 1967. Au départ, il est

peintre et sculpteur, mais aussi musicien de jazz qu'il continue toujours d'être avec The Artists'Jazz Band. En même temps, dès 1956, il s'intéresse à la photographie et au cinéma.

Au début du siècle, la critique aurait pu le dire *touche à tout de talent*. Aujourd'hui nous dirions *polyvalent* ou bien *pluridisciplinaire*. Il apparaît logique, qu'un artiste en l'occurrence, puisse employer toutes les techniques que notre société lui propose, les utilisant simultanément ou indépendamment, sans se tenir cantonné dans un formalisme particulier. « Je ne suis pas un artiste professionnel, déclarait Snow en 1967. Mes peintures sont faites par un cinéaste, mes sculptures par un musicien, mes films par un peintre, ma musique par un cinéaste, mes peintures par un sculpteur, mes sculptures par un cinéaste, mes films par un musicien, ma musique par un sculpteur... qui parfois travaillent tous ensemble » (1).

Par exemple, son film, **La Région Centrale** : pendant trois heures, une caméra fixée sur un trépied pivote sur elle-même dans tous les sens possibles de la sphère. Alors les images tournent et le spectateur est dedans, pris dans le paysage et son mouvement. Dans un même ordre d'idées, imaginons le peintre J.W. M. Turner, qui, vers 1845, pour peindre son fameux tableau « Tempête de neige en mer » (National Gallery, Londres) s'est fait attacher en flèche de mât d'un voilier traversant la mer du Nord : une question de point de vue dans le temps et l'espace, des sensations, des perceptions et la figuration d'une certaine réalité.

Imaginons que notre corps soit une caméra.

L'exposition **Plus tard**, réalisée sous forme de 25 épreuves photographiques est aussi une réflexion sur le moment de la création-production d'une œuvre (ici, les peintures des années 1920 d'un groupe d'artistes canadiens dit des « sept ») et la reconnaissance ou la connaissance de ces mêmes œuvres plus tard, dans la situation d'un visiteur de passage dans un musée...

**Y.P.**

(1) Traduit de *Statements* : 18 Canadian Artists, Regina, Norman Mackenzie Art Gallery, 1967.

### Sept films de Michael Snow

Dans le cadre de l'exposition Michael Snow, sept films, longs ou courts métrages, de cet artiste polyvalent seront présentés :

**Le vendredi 6** : New York eye and ear control (34'), Side Seat paintings slide sound film (20'), Breakfast (15') et la Région Centrale (180').

**Le samedi 7** à 14 h 30 : Wavelength (45'), ↔ (52') et Breakfast ; à 20 h 30 : la Région Centrale.

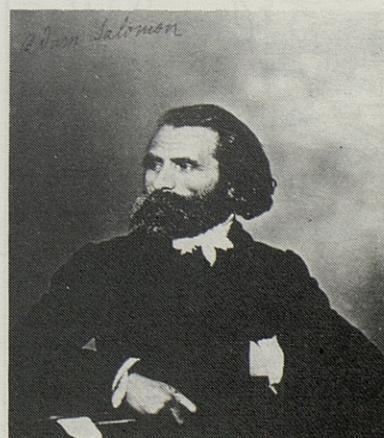
**Le dimanche 8** : One second in Montreal (26'), New York eye and ear control, Side seat paintings slide sound film et Breakfast.



GARANGER : « L'enterrement de Togliatti », 1964



BRUNO : « Le plongeur », 1974



NADAR : « Adam Salomon », vers 1860 (B.N.)

## écologie et cinéma



Du 10 janvier au 26 février, a lieu dans la Maison le premier festival du film écologique, organisé en collaboration avec la FRAPNA. Des films, bien sûr : en janvier, **Univers géant** de Samivel (le 14), **Jaguar** de Jean Rouch (le 15), **La griffe et la dent** de F. Bel et G. Vienne (le 21), **La chasse au lion à l'arc** de J. Rouch (le 22), **Humain, trop humain** de L. Malle (le 26) et **Minamata** de N. Tsuchimoto (le 31) et des débats : avec J.-Y. Cousteau (le 10) et « Agriculture et Ecologie » (le 22) en attendant R. Dumont en février.

Les animateurs Cinéma, Sciences et Sciences Sociales de la Maison ont préparé ensemble avec les responsables de la FRAPNA ce festival. Les uns disent ici pourquoi tandis que les autres le situent dans leur combat militant.

L'écologie comme science naît et grandit au moment où se rompent tous les équilibres précaires qui gouvernaient les rapports de l'homme et de son milieu naturel depuis des millénaires. Elle constitue un domaine que chacun peut revendiquer car c'est sa vie quotidienne qui est en question. Nous sommes confrontés au vieux mythe de Mephisto devenu réalité : les sciences et les techniques semblent nous échapper. D'une part, elles se développent dans des voies et suivant une logique de plus en plus éloignées de notre mode de vie et de pensée. D'autre part, l'homme se trouve dominé par des créations qui, quoique humaines, lui paraissent hostiles et destructrices.

Face à cela, la décennie précédente a vu naître un vaste mouvement de remise en cause. Des rivières vietnamiennes aux campus américains, en passant par les savanes angolaises, les usines et les universités de la vieille Europe, notre mode de production et de consommation s'est vu contesté de façon radicale. Et l'on commence à en saisir la portée face à la crise des sociétés industrielles. Certes, des forces passivistes sont à l'œuvre, mais loin d'elles, des groupes de plus en plus nombreux commencent à imaginer d'autres types de sociétés, un autre type de développement.

Du documentaire à la pure fiction, le cinéma aborde ces problèmes. Même si elles n'ont pas encore vraiment droit de cité sur nos écrans, l'existence même de ces productions montre que des cinéastes commencent à s'intéresser à l'écologie. Aussi, avons-nous estimé qu'il nous appartenait de participer à ce débat en faisant mieux connaître ces films. L'an dernier, la Fédération Rhône-Alpes de protection de la nature (FRAPNA) avait déjà, au cours du Festival du film de Nature, présenté avec succès une série de films. C'est avec elle que nous continuons aujourd'hui, en espérant contribuer à une meilleure connaissance de notre milieu.

D. Labbé,

J.-Y. Bertholet, J.-P. Bailly

### 5 années de combat écologique dans l'Isère...

Il y a cinq ans, la Fédération Rhône-Alpes de Protection de la Nature, section Isère, voyait le jour. Il y a cinq ans que nous nous sommes rencontrés autour de l'étang de Haute-Jarrie qu'il fallait sauver, ou pendant les collages d'affiches contre la superstation de Val Thorens qui voulait grignoter notre parc national de la Vanoise. Qui aurait pu dire que de la réunion de quelques associations (Bio-club, Centre Nature des EEDF, CORA, etc.) naîtrait une fédération forte et dynamique ? Comme des « anciens combattants » aux multiples batailles, nous nous surprenons nous-mêmes en essayant de faire le bilan.

Il est vrai que l'organisation FRAPNA a pris du poids, qu'elle a maintenant six permanents, un local avec téléphone et eau chaude et quarante-deux associations adhérentes. Mais pour nous, qui avons toujours voulu lutter, non pas pour créer une association de plus, mais pour les idées qu'il nous semblait devoir défendre, pouvons-nous dire que les idées écologiques ont fait du chemin et surtout qu'elles sont appliquées ?

Certes, nous avons eu quelques victoires : la protection des blaireaux, l'annulation du projet de carrière à la colline verte, l'interdiction du trial dans le Vercors, la loi sur la protection de la nature..., mais nous avons connu aussi de sanglants échecs : les centrales nucléaires de Malville, de Saint-Maurice-l'Exil, la pollution de la nappe phréatique par le C.E.N.G., le téléphérique du Charmant Som, la pollution du Guiers...

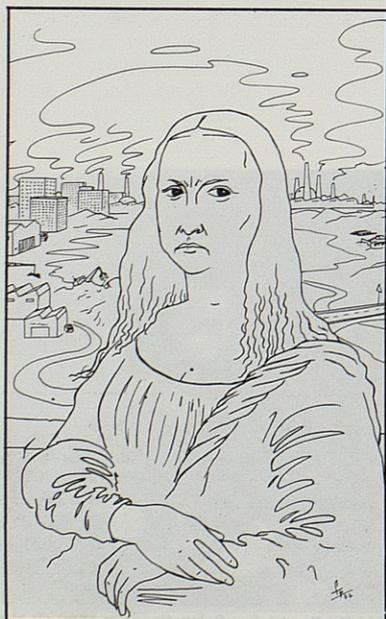
Il est vrai que les écologistes dans l'Isère et ailleurs pourraient se désespérer du nombre croissant de leurs problèmes et des issues généralement négatives qu'ils connaissent. L'espace naturel diminue régulièrement, les espèces animales et végétales continuent de disparaître, l'air pur et l'eau potable, le silence et la beauté sont des biens qui sont de plus en plus concrètement négligés – même si l'on en parle beaucoup – et qui deviennent de plus en plus rares et chers.

Pourtant, l'écologie reste notre espoir et notre lutte. Nous sommes conscients des difficultés qu'ont les hommes à concevoir les problèmes dans leur ensemble, à s'apercevoir qu'en épuisant notre nature et ses ressources, nous courrons à notre perte.

Alors, nous ne cesserons pas d'interpeller, de harceler. Nous continuerons inlassablement à poser les mêmes questions :

Où allons-nous ? Pourquoi continuons-nous à gaspiller les ressources naturelles et l'énergie ? Comment arrêter l'expansion démographique ? Comment arriverons-nous, et quand, à vivre en harmonie avec la nature et la vie ?

J.F. Noblet



## poésie pour commencer

## De Descartes à Michaux

Montage poétique de Michel Philibert, grenoblois, grand amateur de poésie, écrivain lui-même.

## Le grand combat - extraits

Il l'emparouille et l'endosque contre terre,  
Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle  
Il le pratèle et le libacque et lui baruffle  
les ouillais.

Il le tocarde et le marmine,  
le manage rape à ri et ripe à ra.

Enfin il l'écorcobalise.

L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse  
se torse et se ruine.

C'en sera bientôt fini de lui.

Il se reprise et s'emmerge... mais en vain

Le cerceau tombe qui a tant roulé

Abrah ! Abrah ! Abrah !

Le pied a failli

le bras a cassé

le sang a coulé !

Fouille, fouille, fouille...

(Henri Michaux)



## Eugène Guillevic

Né à Carnac en 1907. Passe son adolescence en Alsace où un poète alsacien l'initie à la poésie allemande, puis à la poésie française. Il a été fonctionnaire des finances. En 1943, il adhère au parti communiste clandestin. C'est cette action politique qui imprègne son poème, qui le suscite. On ne peut pas séparer Guillevic politique de Guillevic poète. Sa poésie est avant tout un travail, un travail constant, en profondeur, fait à la main. Elle possède le sens de l'effort : serrer toujours d'un peu plus près la vérité, à rechercher toujours un peu plus d'exactitude dans les termes et de clarté dans la pensée, à s'appuyer, pour repartir un peu plus avant, sur la vérité déjà conquise.

Il ne faut pas non plus réduire la poésie de Guillevic à un engagement politique. C'est une poésie qui s'attache à l'objet en tant qu'objet. Elle nie la puissance souveraine de l'image incontrôlée (chez les surréalistes, aînés de Guillevic).

## Mutilés de paix d'Erik Didier

« Passe à la librairie, on va faire quelque chose avec ton dernier bouquin... »

C'est donc à la librairie Didier Richard que j'ai rencontré pour la première fois Erik Didier, et il a fait quelque chose de très bien avec mon dernier bouquin.

Plus tard, je l'ai vu arriver à la Maison de la Culture, au groupe lecture à voix haute. Je crois me souvenir qu'il ne s'y trouva pas tout à fait bien. Plus tard encore, j'ai vu son nom sur des affiches, en ville. J'ai pensé : il fait du théâtre, il parle sa poésie, c'est bien.

Et puis plus tard encore, il est arrivé sur mon bureau un manuscrit de poèmes de lui. Quarante appels au secours. Quarante cris. Quarante sourires. Où est l'auteur ? Il s'est tué.

Le livre existe. Il est né. Il est à la bibliothèque. Un des amis d'Erik, Pierre Leenhardt qu'on a pu voir l'année dernière dans **Gros câlin**, dira ses poèmes le 27 janvier.

Et je n'ai plus qu'à dire « Passez à la Maison, on a fait quelque chose avec son dernier bouquin... » ce ne sera pas trop vain si vous lisez ce livre, et si vous venez...

Philippe de Boissy

## Une journée Victor Hugo

A l'occasion de la venue à Grenoble, à partir du 8 février, d'un spectacle mis en scène par Antoine Vitez, **les Burgraves** de Victor Hugo, la Maison organise une journée Hugo le samedi 28 janvier, journée au cours de laquelle seront proposés différents points de vue sur l'œuvre et l'homme.

Parmi les activités dont nous sommes sûrs, à l'heure où nous rédigeons cet article, citons la projection des deux parties du film **Les Misérables**, dans la mise en scène de Jean-Paul Le Chanois (1957) avec Jean Gabin dans le rôle de Jean Valjean (à 20 h 30). A 12 h 30, lecture et distribution de poèmes au snack, et l'après-midi, en salle de télévision, présentation à l'aide de documents divers (lettres, cahiers de comptes, textes politiques et interviews de... Shakespeare) d'un Victor Hugo peu ou pas connu.

Le lendemain, la cinémathèque de Grenoble prêtera son concours en proposant à sa séance de 17 h **L'homme qui rit** dans la réalisation de Paul Lény (1928).

Ph. de B.

## 5 mois de poésie

Réinventer une fête de poésie au printemps prochain comme il y a quelques années ? Sûrement. Sous une autre forme. Avec un travail antérieur important sur la poésie, préparant la fête. Cinq mois de poésie à la Maison de la Culture de janvier à mai, selon deux axes de travail :

● **Une programmation par thème à l'intérieur de la Maison (1)**. Nous pouvons citer déjà « Une voix, un peuple », « Poésie et chanson », « Poésie hors Paris », « Poésie folle ». Ces manifestations seront faites de lectures à voix haute, de spectacles, de montages avec, peut-être, la participation des auteurs eux-mêmes qui se prêteront à un échange avec le public. Des comédiens élaboreront avec nous le travail sur certains thèmes.

● **Un travail sur la poésie avec des groupes de la région**. Il en existe beaucoup travaillant ou désirant travailler sur la création de textes, sur des montages poétiques. Ils n'ont peut-être pas les moyens techniques nécessaires et une écoute du public suffisante pour réaliser ce qu'ils désirent. Peut-être aussi un manque d'échanges avec d'autres groupes se fait-il sentir ?

Nous les invitons à prendre contact avec nous dès maintenant en nous signalant leur existence, afin que l'animation littéraire puisse suivre le travail de chacun de ces groupes, par des aides techniques sur le plan de l'écriture ou de la diction et par des lectures de textes. Il reste aussi la possibilité, pour ces groupes, d'assister assidûment aux manifestations prévues dans la Maison de janvier à mai.

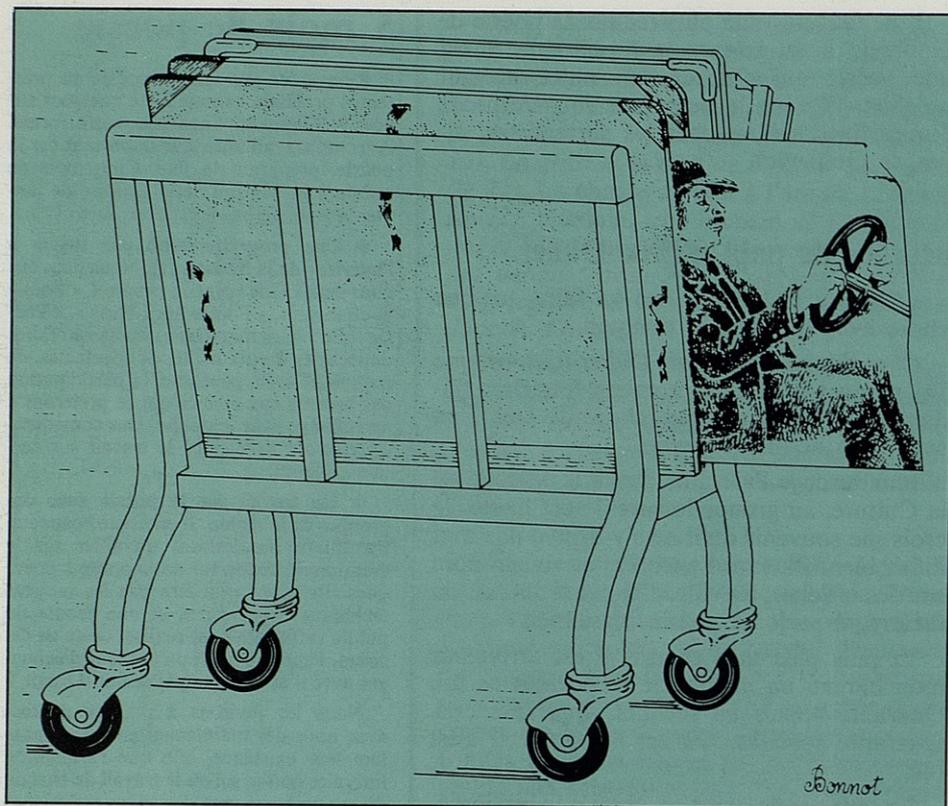
Ces deux axes de travail se regrouperont en mai prochain dans la Maison autour du thème « Poésie parmi nous » : un mois consacré à la poésie locale, de professionnels ou d'amateurs. Une fête de la poésie où chaque groupe pourra présenter ses textes, ses montages. Une exposition sur le livre avec un environnement composé de lectures, de présentation de manuscrits, de livres, de tables rondes, d'animations et de spectacles. Entre amateurs et professionnels. Réinventer la fête ? Une fête de printemps ?...

Philippe Dorin

(1) Se référer à nos affiches mensuelles et aux tracts diffusés.

## L'heure de critique du livre

Le samedi 7 janvier, l'animation littéraire abordera les livres suivants : **Les derniers puritains pionniers d'Amérique** de Charles-Marc Bost ; **Le journal d'un ouvrier maçon** (fin du XIX<sup>e</sup> siècle) de Martin Nadaud ; **Le talon de fer** de Jack London.



## vous connaissez la galerie de prêt ?

Il en existe une à la Maison de la Culture de Grenoble.

Il s'agit d'une galerie de prêt d'œuvres d'art où des peintures, dessins, sculptures, estampes... sont exposés en permanence.

Une sélection de plus de 800 œuvres témoigne des différentes tendances de l'art contemporain, national ou international, que l'artiste soit renommé ou peu connu, parisien ou régional... afin de rendre possible une approche de la création dite artistique à la mesure de notre temps.

Faire en sorte que le prêt de l'œuvre soit possible, n'est pas discréditer le travail et la réflexion des artistes plasticiens, bien au contraire, c'est les prendre en considération et faire en sorte que le public le plus large possible puisse se familiariser avec cette forme particulière de pensée et ses moyens d'expression. *Les arts plastiques* doivent-ils se tenir réservés dans leur diffusion, discrets dans leur production et être interprétés comme un superflu ?

Chaque année la Maison de la Culture effectue des achats afin de constituer un fonds permanent... les autres œuvres nous sont con-

fiées grâce à la bienveillance et à la compréhension des artistes... L'ensemble étant destiné à être emprunté par les adhérents de la Maison de la Culture domiciliés sur le département, vous-même ou votre collectivité, pour une période de un à trois mois maximum – afin de permettre à tous d'en profiter – notre fonds étant ce qu'il est fréquemment enrichi, vous y trouverez toujours « l'échange »...

Les frais de location varient de 18 à 80 F. Selon l'œuvre, édition originale ou multiple, tenant compte de sa valeur, de son format. Les collectivités bénéficient d'un demi-tarif. L'occasion d'un emprunt est le moment de mieux faire connaissance avec *les arts plastiques*. Nous sommes à la disposition des animateurs ou responsables pour entreprendre, ensemble, toute activité que ceux-ci souhaitent organiser : rencontres, débats, sensibilisations, expositions...

Pour solliciter ces « rendez-vous », nous vous proposons à partir du premier trimestre 78, certains thèmes sous forme de « dossier-exposition » :

En premier lieu, nous proposons une reprise de **nouvelles figurations**, qui présente cette fois, en plus d'une vingtaine d'estampes, quelques textes sur les créateurs européens qui depuis les années soixante... ont senti la nécessité de rendre compte d'une réalité vécue quotidiennement par l'homme d'aujourd'hui, en éprouvant le besoin de réutiliser des formes reconnaissables.

Que la peinture puisse être politique par ses propres moyens, c'est ce que démontre de son côté **Gérard Fromanger** (seconde exposition-dossier). Sa réflexion et son travail s'insèrent dans cette trajectoire entre la photographie et le tableau, ce qui lui permet de s'interroger sur l'objectif et l'objectivité du cliché photo qu'il utilise. Il va sans dire que **Fromanger** sélectionne ses *sujets* en fonction de leur possible signification socio-politique...

Nous comptons sur sa présence pour des débats organisés dans les collectivités qui prendront cette exposition.

A partir du deuxième trimestre, il nous a semblé important d'offrir un troisième « dossier » dont le thème repose sur les **techniques de la reproduction dans l'art**. Dossier qui propose un panorama des techniques et des images, aujourd'hui, dans le domaine du multiple et de l'estampe.

Alors, si vous souhaitez que la galerie de prêt soit un véritable intermédiaire entre l'artiste et le public, qu'elle joue pleinement son rôle de diffusion, de connaissance et de prise de conscience individuelle, sociale... eh bien, n'hésitez pas à la fréquenter, elle vous attend, vous la trouverez au deuxième étage de la Maison de la Culture, ouverte les mardi, mercredi, jeudi et samedi de 14 h à 19 h, le vendredi de 13 h à 19 h. Au téléphone 25.05.45, demandez le 326.

**Alain Hecquard.**

**Librairie  
des Alpes** 1, rue  
Casimir-Périer  
38000 GRENOBLE  
Tél. 54-20-94

### TOUS LES LIVRES

Livres pour enfants  
Romans - Sport  
Actualité politique et sociale  
Livres utiles - Livres cadeaux

**SPECIALISTE  
DES COLLECTIVITES**

**RECOMMANDEZ-VOUS  
DE CETTE ANNONCE**